

PAGES CANADIENNES

O CANADA ! MON PAYS !

C'est à l'âge de vingt-et-un ans, alors qu'il venait d'être admis membre du barreau, en 1835 que Cartier composa quelques pièces de poésies, entre autres cette chanson patriotique qu'il chanta lui-même, au banquet de la Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

Comme le dit un vieil adage :
Rien n'est si beau que son pays ;
Et de le chanter c'est l'usage !
Le mien je chante à mes amis
L'étranger voit avec un oeil d'envie
Du Saint-Laurent le majestueux cours ;
A son aspect, le Canadien s'erie :
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Maints ruisseaux et maintes rivières
Arrosent nos fertiles champs :
Et de nos montagnes aîtrées
On voit de loin les longs penchants.
Vallons, coteaux, forêts, chutes, rapides :
De tant d'objets est-il plus beau concours ;
Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpides !
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Le Canadien, comme ses pères,
Aime à rire et à s'égayer.
Doux, aimé, vif en ses manières,
Poli, galant, hospitalier,
A son pays il ne fut jamais traiet ;
A l'esclavage il résista toujours !
Et sa maxime est la paix, le bien-être
Du Canada ! mon pays ! mes amours !

O mon pays ! de la nature
Vraiment tu fus l'enfant cheri ;
Mais l'é ranger souvent à la jure
En ton sein le trouble a nourri.
Puissent tous les enfants enfin se joindre,
Et valeureux voler à ton secours !
Car le beau jour déjà commence à poindre,
O Canada ! mon pays ! mes amours !

G.-E. CARTIER.

ÉTUDES AMÉRICAINES

Extrait d'un magnifique article paru dans la *Revue Canadienne* de 1866 et dû à la plume savante du regretté Provencher.

C'est surtout au commerce que l'on doit l'Amérique ; c'est par lui que ce continent fut découvert et c'est lui qui assura les premiers progrès des établissements qui y furent formés. Les célèbres navigateurs dont l'histoire mentionne les noms comme ayant exploré les côtes du continent, avaient pour but de chercher le fameux passage du Nord-Ouest, qui devait ouvrir à l'Europe les richesses des Indes : ces navigateurs représentaient les intérêts des diverses compagnies de commerçants qui les avaient envoyés.

Les instructions données à ces marins sont très intéressantes à étudier. Mais le point saillant, c'est que ces compagnies n'avaient en vue que cet unique but de faire le commerce, et qu'elles ne se proposaient même pas de prendre possession, en leur nom ou en celui de leur roi, des terres qui seraient découvertes par leurs envoyés. Cette lacune fut même une nouvelle cause de contestation, quand on en vint plus tard à discuter la priorité de la prise de possession des points du continent.

Quelques voyageurs, cependant, alléchés par l'appât des riches productions qu'ils avaient entrevues dans cette contrée nouvelle, formèrent le projet de l'exploiter à leur profit. C'est ainsi que se formèrent les premiers comptoirs ; mais, pendant longtemps, il fut toujours entendu qu'une résidence en Amérique ne pouvait être que temporaire. Les habitants ne faisaient que passer sur ce continent, sans jamais perdre de vue qu'une fois leur fortune faite, ils retourneraient en jouir en Europe. C'était toujours un état de transition. De ce fait particulier, il est résulté une grande in-

fluence sur les institutions politiques des divers Etats du continent américain...

* *

Quand on dit, néanmoins, que toute l'Amérique a été donnée en pâture aux trafiquants et aux spéculateurs, il y a une inexactitude à rectifier, ou plutôt il reste une lacune à remplir. A l'époque où fut établi le nouveau-monde, les guerres de religion sévissaient en Europe. Le protestantisme venait de naître et soulevait, par la hardiesse de ses doctrines et par ses violences, l'animosité de tous les gouvernements restés fidèles à la foi catholique. Des deux côtés, les persécutions prenaient des proportions immenses.

Les minorités catholiques et les minorités protestantes songèrent dès lors à rechercher un lieu à l'abri de leurs oppresseurs, et qui leur permit d'exercer en paix le culte auquel ils étaient attachés. Le continent américain paraissait devoir combler leur espoir et même au-delà. Ils étaient sûrs d'y trouver une terre hospitalière d'une grande fertilité, dont l'étendue ne pouvait être connue, couverte de forêts précieuses ou de prairies peut-être plus précieuses encore, remplie de métaux si enviés de la vieille Europe, et habitée par des tribus sauvages encore complètement étrangères à la civilisation, faciles à subjuguier et susceptibles d'être conquises aux lumières du Christianisme. Ici, ils n'avaient à craindre aucun oppresseur, et les lois auxquelles ils seraient soumis ils en seraient eux-mêmes les auteurs. Ici, plus de nécessités politiques naissant des susceptibilités d'un pouvoir ombrageux ou des exigences de position ou de l'unité nationale.

Voilà la deuxième classe de colons qui a peuplé une partie de l'Amérique. Nous la retrouvons, en dehors du Canada, spécialement dans le Maryland, où s'établirent des catholiques ; dans le Brésil, où fut fondée une colonie de protestants, d'après les instructions de l'amiral de Coligny, et dans la Nouvelle-Angleterre, la patrie des Puritains. Pour cette classe d'habitants, le premier de tous les biens c'était la liberté ; c'était pour elle qu'ils avaient renoncé à toutes les jouissances de la civilisation et qu'ils étaient venus planter leur tente sur les côtes du continent nouveau.

Quelques-uns d'entre eux, cependant, firent preuve d'un cruel esprit d'intolérance, notamment à l'égard des catholiques ; ils avaient transporté avec eux toutes les vieilles rancunes du fanatisme de l'Europe. Mais il restera à l'éternelle gloire du Catholicisme que la liberté de conscience et de religion fut proclamée pour la première fois sur ce continent par les catholiques du Maryland. Du reste, on comprend qu'une fois dans cette nouvelle patrie, n'ayant plus à redouter les persécutions, le sentiment religieux perdit de son influence politique, et on cessa de lui faire une part aussi grande dans la direction des affaires. De sorte que bientôt ces populations s'inspirèrent simplement de leur position particulière et fondèrent leur société conformément à leurs besoins nouveaux ; ainsi leur histoire rentre dans le courant que nous avons tracé plus haut.

Voilà deux des traits principaux de la civilisation américaine, et de la politique qui en est résultée. Tels sont les principes qui ont présidé à l'établissement de la plus grande partie du territoire de ce continent ; partout et à toutes les époques, on en retrouve la trace et l'influence.

C'est dans leur étude seulement qu'on peut trouver l'explication de l'état politique actuel de ces contrées et la clef de toute leur histoire.

Ces principes cependant, malgré leur puissance et malgré l'influence qu'ils devaient exercer sur la marche et le développement des diverses nationalités américaines, ont pu subir l'action d'autres influences, de circonstances et de milieux divers dans lesquels ils ont été appliqués.

Il y a surtout la religion catholique qui a mis son empreinte ineffaçable sur l'une de ces nationalités, la nationalité canadienne-française. Le commencement de notre histoire a été écrit entièrement avec le travail du missionnaire et le sang des martyrs. Sur les bords du Saint-Laurent fut transportée une nouvelle France avec toute son organisation politique et civile. C'est là un des côtés les plus originaux de notre histoire, et qui mérite d'être étudié, non seulement parce que cette histoire est la nôtre, mais encore parce qu'elle nous raconte une lutte longue et constante de principes, dont les effets doivent nous servir à soulever le voile qui recouvre l'avenir. L'histoire est faite avant qu'elle s'accomplisse, et les nations ont une tendance presque irrésistible à suivre la direction qu'on leur a imprimée. — L'espace ne nous permet pas ici de développer ces considérations sur l'histoire de notre pays ; mais nous devons du moins les indiquer.

Comme nous le disions plus haut, nous avons seulement voulu marquer ici le point saillant, le rachat particulier et les principes généraux de la civilisation américaine. L'histoire ne peut pas s'écrire avec une régularité mathématique. Les peuples, comme les individus, sont des êtres doués de libre arbitre, et la responsabilité de chaque génération ne peut jamais être complètement dégagée.

Ce serait un travail bien intéressant et bien utile à faire que cette étude de la politique et de la société américaine, qui déteint maintenant si vivement sur l'univers entier. Il y a dans cette histoire, matière à bien des théories ; mais au fond de chacune d'elles, on trouvera l'*Idée Américaine*. On peut se révolter contre elle, on peut la combattre, mais il faut l'accepter et compter avec elle.

Il y a là un fait auquel on n'a pas suffisamment fait attention quand il s'est agi de donner des lois aux sociétés de ce continent : on a trop voulu les traiter à l'euro-péenne. Il s'en est invariablement suivi des froissements et des révoltes. Qu'on veuille réagir contre des faits ou des idées qui n'offrent pas de garanties suffisantes d'avenir et de stabilité, qu'on veuille lutter contre la démocratie américaine, c'est ce que nous nous expliquons, c'est ce que nous approuvons. Mais si on marche à l'aveugle dans cette voie, si on combat à l'aventure, on court grand risque de tirer sur ses propres troupes.

J.-A.-N. PROVENCHER.

EMBLÈMES CANADIENS

La feuille d'érable et le castor, ces deux beaux emblèmes de notre nationalité, n'ont été adoptés comme tels qu'après avoir été étudiés et comparés aux circonstances spéciales dans lesquelles nous nous trouvons.

Nous avons calculé l'effet moral que ces emblèmes doivent avoir sur notre intelligence et sur notre conduite dans la vie active, et nous en rappelons souvent la signification au peuple auquel est dévolu la plus grande partie de notre tâche. C'est dans le but de "rendre le peuple meilleur" que saint Jean-Baptiste a été choisi comme notre patron. C'est ainsi que nous ranimons et soutenons le courage du peuple canadien et que, à l'aide de la religion, nous fortifions sa moralité et nourrissons son espérance.

En effet, l'érable, bois dur et durable particulier au Canada, représente la fermeté de caractère que nous devons avoir, sa belle feuille verte, l'espérance qui doit nous ranimer dans les tribulations et les peines de la vie, son beau sucre, la substance que nous devons nous procurer par le travail. Le sucre d'érable ne s'obtient que par une grande activité, de même, les autres moyens d'existence ne s'obtiennent, à un degré suffisant en Canada, que par un grand travail manuel, et par une industrie continue et bien réglée.

Le castor, type parfait de l'ouvrier constant et laborieux, représente l'intelligence et l'industrie qui doivent être, la première sans cesse notre guide, et la seconde notre plus sûre ressource dans le besoin.

DR MEILLEUR.